

venait d'entrer et vint à moi. Comme pour faire reproche à son fiancé de son peu d'empressement à accourir à la nouvelle du décès d'Edgar (il n'était venu que pour les funérailles) elle me remercia des soins que j'avais donnés à son frère et fut à l'instant même prise d'un sanglot qui me déchira le cœur. — "Yvonne, lui dis-je, consolez-vous. Il vous reste un mari qui, je l'espère, fera votre bonheur, et un ami qui, malgré tout, ne vous oubliera jamais. Permettez-moi de prendre congé de vous." Et dans l'étreinte de l'adieu, je sentis sa main presser nerveusement la mienne, et son regard humide de larmes sembla plonger plus avant dans mon cœur comme pour en graver le souvenir ineffaçable. J'avais à peine franchi le seuil de sa demeure, tout navré de cet adieu définitif que d'un mouvement rapide elle fut près de moi, et me pressant encore une fois la main, elle me dit d'une voix vibrante d'émotion : "Je vous en prie, Jules, ne me jugez point trop sévèrement et ne m'en voulez pas de n'avoir pu vous donner ma main. La pensée que vous partez avec un mauvais souvenir de moi me fait mal, et je veux vous entendre dire que vous m'aimez encore un peu, et qu'en songeant là-bas à votre ami disparu, vous aurez une bonne pensée pour sa sœur." — "Yvonne, Yvonne, m'écriai-je, vous douterez donc toujours de mon affection. Hélas ! lors même que je voudrais vous oublier, ces lieux charmants que je quitte avec regret seront constamment présents à ma mémoire pour me rappeler que c'est vous qui les avez embellis. Non, je ne puis vous oublier puisque je laisse ici un lambeau de mon cœur. Mais vous qui serez heureuse, oubliez-moi !" Ce fut presque dans un sanglot que s'échappèrent ces dernières paroles, et comme je hâtais le pas pour me dérober à une scène attendrissante, et pour n'avoir point à rougir d'une inutile faiblesse, je l'entendis qui me criait un adieu qui m'a révélé son affection. Elle m'aime, je suis à moitié consolé."

9 août.

Il est six heures du matin. Jamais la nature n'a été aussi belle, jamais les oiseaux aussi bavards. La rivière elle-même qui coule d'ordinaire silencieuse, fait entendre une note joyeuse en se jouant sur les cailloux pleins de mousse. Immense alléluia de la nature qui se mêle ironiquement au *De profundis* de mon amour. Et cette sérénité ajoute au tourment du départ. Dans une demi-heure je serai loin et le train rapide m'emportera vers Québec. Je viens de jeter au bureau de poste du village à l'adresse d'Yvonne le quatrain suivant qui lui parlera une dernière fois de moi :

J'ai pleuré cette nuit. Que Dieu te le pardonne
Et prenne pitié de mon cœur !
Ces pleurs que j'ai versés, chère, je te les donne ;
Qu'ils servent de rosée à ton premier bonheur !